

1

SAUVÉ

Le 5 mars 1973, Daly City, Californie.

Je suis en retard. Si je ne termine pas la vaisselle à temps, je n'aurais pas droit à un petit déjeuner. Comme je n'ai pas mangé hier soir, je dois absolument avaler quelque chose. Maman court dans toute la maison en hurlant après mes frères. En l'entendant approcher d'un pas lourd dans le couloir qui mène à la cuisine, je trempe mes mains dans l'eau de rinçage bouillante. J'ai été trop lent. Elle m'a vu avec les doigts à l'air libre.

VLAN ! Maman me frappe au visage et je tombe par terre. C'est la meilleure position pour encaisser. Si je reste debout, elle

prend ça comme un acte de défi, et les coups redoublent. Ou pire, elle me prive de nourriture. Je me relève, le regard fuyant. Elle me crie dans les oreilles.

D'un air craintif, je hoche la tête à ses menaces. Je la supplie intérieurement : *S'il te plaît, j'ai trop faim. Bats-moi, tant que tu veux, mais donne-moi à manger.* Ma nuque heurte le plan de travail après un nouveau coup. La mine défaite, je laisse mes larmes couler sur mes joues alors qu'elle sort de la cuisine comme un ouragan, apparemment contente d'elle-même. Je compte ses pas pour m'assurer qu'elle est bien partie et je pousse un soupir de soulagement. Mon numéro a marché. Malgré les corrections et les punitions, maman n'a pas réussi à me prendre ma volonté de survivre.

J'ai fini la vaisselle, j'enchaîne sur mes autres corvées. En récompense, j'ai droit à un petit déjeuner : les restes de céréales d'un de mes frères. Aujourd'hui, ce sont des Lucky Charms. En fait, juste quelques morceaux qui nagent dans la moitié d'un bol de lait. Mais j'avale le tout aussi vite que possible, avant que maman ne change d'avis. Ça lui est déjà

arrivé. Elle aime se servir de la nourriture comme d'une arme. Elle n'est pas bête, elle ne jette rien. Elle sait que j'irai fouiller dans la poubelle plus tard. Elle connaît la plupart de mes trucs.

Quelques minutes après, je monte dans le vieux break familial. J'ai pris tellement de retard dans le ménage qu'on doit me conduire à l'école. D'habitude, je cours, et j'arrive juste au début de la classe. Ça ne me laisse pas le temps de voler à manger aux autres enfants.

Maman dépose mon frère aîné, mais elle me retient un instant pour me parler de ce qu'elle a prévu pour moi le lendemain. Je passerai la journée chez son frère. Oncle Dan va « s'occuper de moi ». Dans sa bouche, ça sonne comme une menace. Je prends l'air effrayé, comme si j'avais vraiment peur. Mais je connais mon oncle : c'est un homme dur, mais il me traitera mieux qu'elle.

Le break n'est pas complètement à l'arrêt que je me précipite déjà hors de la voiture. Maman me crie de revenir. J'ai oublié le sac chiffonné qui contient mon déjeuner. Le même menu, depuis trois ans : deux sandwiches au

beurre de cacahuète et quelques bâtons de carotte. Avant que je file, elle me rappelle :

— Dis-leur... que tu t'es cogné à une porte.

Puis elle ajoute, sur un ton qu'elle emploie rarement avec moi :

— Bonne journée.

Je regarde ses yeux rouges et gonflés par la gueule de bois d'hier soir. Ses cheveux noirs, autrefois beaux et brillants, s'emmêlent en touffes fatiguées. Elle n'est pas maquillée. Elle a des kilos en trop, et elle le sait. C'est devenu son apparence habituelle.

À cause de mon retard, je me présente à l'administration. La secrétaire aux cheveux gris m'accueille avec le sourire. Quelques instants plus tard, l'infirmière de l'école arrive et me conduit dans son bureau. Je connais la suite. D'abord, elle examine mon visage et mes bras.

— Qu'est-ce que tu t'es fait à l'œil ? elle demande.

Je hoche la tête d'un air penaud.

— Oh, je me suis cogné à une porte, dans le couloir... accidentellement.

Elle saisit un bloc-notes posé sur un classeur, qu'elle feuillette une page ou deux, puis se penche vers moi pour me montrer le papier.

— Regarde, tu m'as déjà raconté la même chose lundi dernier. Tu t'en souviens ?

Je me dépêche de changer ma version des faits.

— Je jouais au base-ball et j'ai pris un coup de batte. Accidentellement.

Toujours *accidentellement*. Mais l'infirmière n'est pas naïve. Elle me presse chaque fois pour que je dise la vérité et je finis généralement par craquer, même si j'ai le sentiment que je devrais protéger maman.

L'infirmière me dit de ne pas m'inquiéter et me demande de me déshabiller. J'ai l'habitude, depuis l'an passé. Alors j'obéis sans me faire prier. Ma chemise à manches longues est plus trouée que du gruyère. Je n'en ai pas changé en deux ans. Maman m'oblige à la porter tous les jours, pour m'humilier. L'état

de mon pantalon ne vaut pas mieux, et mes chaussures ont des trous. Je peux même voir mon gros orteil quand je le remue. Pendant que je me tiens debout en sous-vêtements, l'infirmière note dans son bloc les marques et les bleus qu'elle trouve sur mon corps. Elle compte les sortes de coupures obliques sur mon visage, au cas où elle en aurait oublié une les fois précédentes. Elle est très consciencieuse. Ensuite, elle me fait ouvrir la bouche pour regarder mes dents, ébréchées à force de chocs contre les carreaux du plan de travail de la cuisine. Elle prend encore quelques notes. Alors qu'elle continue son examen, elle s'attarde sur la vieille cicatrice qui me barre le ventre.

— C'est là qu'elle t'a donné un coup de couteau ? elle demande, la gorge serrée.

— Oui, madame, je réponds.

Oh, non ! je me dis. J'ai gaffé... L'infirmière a dû s'apercevoir de mon trouble. Elle pose son bloc-notes et me prend dans ses bras. *Mon Dieu, elle est si douce.* Je ne veux plus la lâcher. Je veux rester là pour toujours. Je garde les yeux

fermés, et pendant quelques instants, rien d'autre n'existe. Elle me tapote la tête. Je tressaille, à cause de la bosse que maman m'a faite ce matin. Puis l'infirmière retire ses bras et quitte la pièce. Je me dépêche de me rhabiller. Elle l'ignore, mais je fais toujours tout le plus vite possible.

Elle revient au bout de quelques minutes, avec M. Hansen, le principal, et deux de mes professeurs, Mlle Woods et M. Ziegler. M. Hansen me connaît bien. Il m'a convoqué dans son bureau plus que n'importe quel autre élève de son école. L'infirmière lui rapporte ce qu'elle a constaté, tandis qu'il parcourt le bloc-notes. Il me soulève le menton. J'ai peur de le regarder dans les yeux, surtout à cause de la manière dont ça se passe avec maman. Je n'ai rien à lui dire. Il y a un an environ, il lui a téléphoné pour lui parler de mes bleus. À l'époque, il ne se doutait de rien. Pour lui, j'étais le gamin à problèmes qui fauchait de la nourriture. Quand je suis retourné à l'école le lendemain, il a vu les effets d'une bonne correction infligée par maman. Il ne l'a plus jamais appelée.

M. Hansen crie qu'il en a assez. Je suis mort de peur. *Il va prévenir maman !* Mon cerveau s'affole. Je fonds en larmes. Tout mon corps se met à trembler et je marmonne comme un bébé, suppliant le principal de ne pas téléphoner à la maison. Je pleurniche.

— S'il vous plaît. Pas aujourd'hui ! C'est vendredi, vous comprenez ?

M. Hansen me rassure : il ne l'appellera pas. Il me renvoie en classe, et je file directement en cours d'anglais. Mme Woodworth a prévu une interrogation écrite sur l'orthographe des États et de leurs capitales. Je n'ai pas révisé. Je suis plutôt bon élève, mais ces derniers mois, j'ai baissé les bras. L'école a pourtant longtemps été le seul endroit où je pouvais échapper à ma vie de misère.

Quand j'entre dans la salle, les autres enfants se bouchent le nez et me sifflent des insultes. La remplaçante de Mme Woodworth, une femme plus jeune, agite les mains devant son visage. Elle n'a pas l'habitude de mon odeur. À bout de bras, elle me tend ma copie, mais avant que j'aie le temps de m'asseoir au fond, près d'une fenêtre ouverte, on me

convoque de nouveau dans le bureau du principal. Toute la classe se moque de moi, le rebut du CM1.

Je cours à l'administration. Ma gorge est à vif, elle me brûle encore du petit « jeu » de maman, hier. La secrétaire me conduit en salle des professeurs. Je suis d'abord surpris par ce que je vois. Devant moi sont réunis autour d'une table mon professeur principal, M. Ziegler, ma professeure de mathématique, Mlle Woods, l'infirmière de l'école, M. Hansen et un policier. Je reste cloué sur place. Je ne sais pas si je dois prendre mes jambes à mon cou ou attendre que le toit s'effondre sur moi. D'un geste de la main, M. Hansen me fait signe d'entrer, alors que la secrétaire referme la porte derrière moi. Je m'assieds en tête de table, et je jure que je n'ai rien volé... aujourd'hui. Des sourires s'esquissent sur les visages déprimés. Je ne sais pas qu'ils sont sur le point de risquer leurs carrières pour moi.

Le policier m'explique que M. Hansen l'a prévenu. Je me sens rapetisser sur ma chaise. Il me demande de lui parler de maman. Je

secoue la tête. Non. Trop de gens sont déjà au courant, et elle finira par le découvrir. Une voix douce me calme. Je crois reconnaître Mlle Woods. Elle me rassure. Je prends une profonde inspiration, je me tords les mains et, à contrecœur, je leur parle de maman et de moi.

Puis l'infirmière me demande de me lever et montre ma cicatrice au policier. Sans hésitation, je répète la version de l'accident ; maman ne m'a pas *volontairement* donné un coup de couteau. Je pleure, je déballe tout : maman me punit parce que je suis méchant. J'aimerais qu'on me laisse tranquille. Je me sens si sale en dedans. Après toutes ces années, je sais que personne ne peut rien pour moi.

Au bout de quelques minutes, je sors patienter à la réception. Au moment de fermer la porte, je vois les adultes qui me regardent et hochent la tête d'un air approbateur. Je m'agite sur ma chaise tandis que j'observe la secrétaire taper à la machine. J'ai l'impression d'avoir attendu une éternité quand M. Hansen m'appelle de nouveau. Mlle Woods et M. Ziegler quittent la salle des professeurs.

Ils semblent contents, mais inquiets en même temps. Mlle Woods s'agenouille et me serre dans ses bras. Je pense que je n'oublierai jamais l'odeur du parfum dans ses cheveux. Elle me lâche enfin, et se détourne pour que je ne la voie pas pleurer. Maintenant, je me fais vraiment du souci. M. Hansen me tend un plateau-repas de la cantine. *Bon sang ! Il est déjà midi ?* je me demande.

J'engloutis la nourriture tellement vite que je n'en sens presque pas le goût. Je termine en un temps record. Bientôt, le principal revient avec une boîte de biscuits, il me conseille de ne pas manger trop rapidement. J'ignore ce qui se passe. Papa, qui vit séparé de maman, va peut-être venir me chercher ? Mais je n'y crois pas vraiment. Le policier me demande mon adresse et mon numéro de téléphone. *Ça y est !* je me dis. *Je retourne en enfer. Ils me renvoient chez elle !*

Le policier continue de prendre des notes, sous les yeux de M. Hansen et de l'infirmière. Bientôt, il referme son calepin et annonce au principal qu'il dispose de toutes les informations nécessaires. Je lève la tête vers

M. Hansen. Son visage est couvert de sueur. Mon estomac se noue. J'ai envie d'aller aux toilettes pour vomir.

M. Hansen ouvre la porte ; tous les professeurs sont là, pour leur pause-déjeuner. Ils ont les yeux rivés sur moi. J'ai tellement honte. *Ils savent*, je me dis. *Maintenant, ils connaissent la vérité sur maman.* C'est important parce que je ne suis pas un méchant garçon. Je veux qu'on me trouve sympathique, qu'on m'aime. Par-dessus tout. Dans le couloir, M. Ziegler tient Mlle Woods contre lui. Elle pleure. Je l'entends renifler. Elle me prend de nouveau dans ses bras, puis elle se détourne rapidement. M. Ziegler me serre la main.

— Sois sage, il dit.

— Oui, monsieur. Je ferai de mon mieux, je réponds.

Aucun autre mot ne parvient à sortir de ma gorge.

L'infirmière de l'école se tient en silence à côté de M. Hansen. Tout le monde me dit au revoir. Maintenant, je comprends : on

m'emmène en prison. *Tant mieux, je me dis. Là-bas, au moins, elle ne pourra plus me battre.*

Le policier passe devant la cantine avec moi. Dans la cour, certains enfants de ma classe jouent au ballon prisonnier. Quelques-uns interrompent leur partie. Ils crient :

— David s'est fait choper ! David s'est fait choper !

Le policier me touche l'épaule et m'assure que tout va bien. Alors que je m'éloigne de l'école primaire Thomas Edison, je vois certains élèves que mon départ semble perturber. Avant de me dire au revoir, M. Ziegler m'a promis de dire toute la vérité aux autres enfants. J'aurais donné cher pour me trouver dans la classe au moment où ils découvriront que je ne suis pas si méchant.

Le commissariat de Daly City n'est qu'à quelques minutes. J'ai tellement peur que maman m'attende là-bas, que je refuse d'abord de sortir de la voiture. Le policier ouvre la portière et me tire gentiment par le coude, jusqu'à un grand bureau. Nous sommes

seuls. Il s'assied dans un fauteuil, dans le coin, où il remplit plusieurs feuilles de papier à la machine. Je l'observe, tout en mangeant lentement mes biscuits. Je fais durer le plaisir. J'ignore quand j'aurai droit à mon prochain repas.

Il est plus de 13 heures quand le policier termine. Il me demande de nouveau mon numéro de téléphone.

— Pourquoi ? je gémis.

— Je dois l'appeler, David, il répond d'une voix douce.

— Non ! je proteste. Renvoyez-moi à l'école. Vous ne comprenez pas ? Elle ne doit pas savoir que j'ai parlé !

Il me calme avec un autre biscuit et compose lentement le 7-5-6-2-4-6-0. Je regarde le cadran noir tourner alors que je marche vers lui. Je tends l'oreille, je tends mon corps tout entier, pour tenter d'écouter. Ça sonne. Maman décroche. Sa voix m'effraie. Le policier m'éloigne d'un geste de la main. Puis il prend une profonde inspiration.

— Madame Pelzer ? Agent Smith à l'appareil, du commissariat de Daly City. Votre fils ne rentrera pas ce soir. Il a été confié au Département de la justice des mineurs de San Mateo. Si vous souhaitez obtenir plus d'informations, vous pouvez les appeler.

Il raccroche et sourit.

— Ce n'était pas si compliqué, tu vois ?

Mais à son expression, je comprends qu'il cherche avant tout à se rassurer.

Nous roulons sur la route 280, vers la sortie de Daly City. Au bout de quelques kilomètres, j'aperçois sur ma droite un panneau qui promet « LA PLUS BELLE ROUTE DU MONDE ». Le policier a un sourire de soulagement au moment de quitter la ville.

— David Pelzer, tu es libre.

— Quoi ?

Je serre contre moi mon unique source de nourriture.

— Je ne comprends pas. Vous ne m’emmenez pas en prison ?

Il sourit encore et m’empoigne gentiment l’épaule.

— Non, David. Tu n’as pas à t’inquiéter, parole d’honneur. Ta mère ne te fera plus jamais de mal.

Je me cale contre mon siège. Un reflet du soleil m’éblouit. Je me détourne de ses rayons alors qu’une larme solitaire coule sur ma joue.

— Je suis libre ?